



HAL
open science

Compte rendu de Pierre Vouland, Etude de toponymie régionale. Origine, signification et histoire des nom de lieux de Cannes et du bassin cannois

Jean-Claude Bouvier

► To cite this version:

Jean-Claude Bouvier. Compte rendu de Pierre Vouland, Etude de toponymie régionale. Origine, signification et histoire des nom de lieux de Cannes et du bassin cannois. 2013, pp.290-293. hal-03641694

HAL Id: hal-03641694

<https://amu.hal.science/hal-03641694>

Submitted on 14 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Vouland Pierre. 2010. *Étude de toponymie régionale. Origine, signification et histoire des noms de lieux de Cannes et du bassin cannois*

Jean-Claude Bouvier

Citer ce document / Cite this document :

Bouvier Jean-Claude. Vouland Pierre. 2010. *Étude de toponymie régionale. Origine, signification et histoire des noms de lieux de Cannes et du bassin cannois*. In: Nouvelle revue d'onomastique, n°55, 2013. pp. 290-293;

https://www.persee.fr/doc/onoma_0755-7752_2013_num_55_1_1786_t13_0290_0000_2

Fichier pdf généré le 04/04/2018

prenant les NL *Mersch* (< *MARISKA “marais”) comme modèle septentrional, et *Reben* (< ? “vignoble”) comme modèle méridional. Trois cartes.

[563-588] Erika WASER, “*Lutzeren – Lucerna*. Die zwei Überlieferungsformen des Namens *Luzern*”. L’auteur apporte la lumière sur ce nom d’origine hydronymique prélatine, réinterprété au bas Moyen Âge selon une mode monastique connue par ailleurs, qui confèrera au lieu la sainte lumière apportée par la présence du monastère. Ce type de réinterprétation, que ce soit sous l’aspect mystique ou sémantique, est typique de l’époque où *nomen est omen*.

[589-605] Christian ZSCHIESCHANG, “Sprachkontakte an der unteren Neiße im Spiegel der Ortsnamen”. Article sur les doublets toponymiques germanopolonais et inversement, dans la zone frontière couvrant le vaste territoire entre Neiße et Bober. Deux cartes.

[607-616] Volker KOHLHEIM, “Die Integration der nichtgermanischen Heiligennamen in das spätmittelalterliche deutsche Rufnamensystem”. L’auteur compare, dans la documentation médiévale de Regensburg, les formes des noms de saints dans le calendrier et dans l’anthroponymie. Bien que court, ce travail conforte les observations faites dans les domaines galloromans où ces mêmes formes divergent fréquemment, signifiant par-là que le motif n’en est pas linguistique, mais plus simplement sociolinguistique, calendrier et anthroponymie ne fonctionnant pas... sur le même rythme temporel...

Ce fort volume est d’une exceptionnelle richesse, documentaire aussi bien que méthodologique, et constitue en tant que tel un bel outil de travail à l’usage de tout onomasticien du vieux continent, et une leçon de la vitalité de la recherche onomastique en germanistique.

Pierre-Henri BILLY

VOULAND Pierre. 2010. *Étude de toponymie régionale. Origine, signification et histoire des noms de lieux de Cannes et du bassin cannois*. Archives Ville de Cannes.

Cette étude de toponymie est appelée « régionale » parce que précisément c’est tout un territoire homogène autour de la ville de Cannes, le bassin cannois, qui fait l’objet de cette recherche : Mandelieu, La Napoule, La Roquette, Mougins, Vallauris, Golfe Juan, sans oublier les îles de Lérins qui sont au large. Comme le reconnaît l’auteur (p. 5), c’est un ouvrage de vulgarisation et c’est certainement sa plus grande qualité. Bien que d’une façon générale il se fonde sur une analyse scientifique rigoureuse des données disponibles, il est agréable à lire, le ton en est souvent enjoué et, comme le reconnaît l’auteur dans sa conclusion, on sent que peu à peu il s’est pris de sympathie et même de compassion pour les gens qui ont vécu dans ces lieux.

Le plan suivi par l’auteur est très classique. Bien qu’il comporte formellement six parties, la matière traitée est répartie en trois grands ensembles :

Comptes rendus

- une première partie, qui est une introduction méthodologique et qui est appelée « La toponymie et ses chausse-trappes » (p. 17-43) ;
- une deuxième partie, intitulée « Le classement historique », qui étudie les différentes couches historiques de toponymes, depuis le ligure jusqu'au latin (p. 46-82) ;
- quatre autres parties qui à vrai dire n'en font qu'une, puisqu'il s'agit du « classement thématique » des toponymes, alors que cette expression est réservée par Pierre Vouland à sa troisième partie consacrée aux toponymes de la nature (les hauteurs, les plaines, vallons, dépressions, l'eau, la flore et la faune). Mais c'est bien un point de vue thématique qui est adopté dans les parties suivantes, quand il s'agit de montrer la relation du Cannois à « sa campagne » (4^{ème} partie), à « sa mer » (5^{ème} partie), à « sa ville » et à sa vie quotidienne sous ses différents aspects, professionnels, privés, publics, religieux... (6^{ème} partie) (p. 86-283). Comme il le dit lui-même, à partir de la 4^{ème} partie, il s'agit d'« une série de thèmes consacrés cette fois à l'homme » (p. 138). Et c'est évidemment la part la plus substantielle et la plus intéressante de l'ouvrage, car elle montre en quoi la toponymie est une science humaine qui permet de mieux connaître la façon dont les hommes définissent et assument par la création toponymique leur relation à l'espace dans lequel ils vivent.

De la première partie consacrée à l'étude critique des sources, on retiendra particulièrement les longs développements sur ce que l'auteur appelle le « divorce linguistique » entre les scribes francophones, anciens ou modernes, et la substance provençale des toponymes. Que la source des scribes soit écrite (les documents d'archives) ou orale (le recours au témoignage des « aborigènes »), les difficultés d'interprétation sont nombreuses, qui aboutissent souvent à de véritables « cacographies », comme le fameux pas des Lanciers, dans les Bouches-du-Rhône, ou sur la Côte, le cap Breton, qui est en fait un Cap Redon (arrondi), le col de Lousabipas, résultat du désarroi de la personne interrogée qui effectivement ne savait pas..., la Pointe du Dragon, au lieu de Ragon « petite fosse méditerranéenne », etc. L'information n'est pas nouvelle, mais l'abondance des cas relevés doit inciter le chercheur à une grande prudence.

Le classement historique fait la part belle, comme on pouvait s'y attendre, à l'élément ligure qui aurait même été précédé par un élément « méditerranéen » remontant à l'Âge de la pierre. P.V. a le mérite de fonder ses analyses, reprises souvent des travaux antérieurs, comme ceux de Charles Rostaing pour la Provence, sur une étude attentive des textes anciens, médiévaux ou latins, et une confrontation avec d'autres sites de l'espace ligure supposé ou méditerranéen : il en est ainsi pour Cannes, ancien *Canua*, dont le radical *Kan- « hauteur » est bien attesté jusqu'au Liban, la Palestine (les noces de Cana...). P. V. n'a aucun mal à montrer que La Bocca, loin d'être une bouche, proviendrait d'un radical *Alb-, bien connu et justifié par les formes anciennes *Albocassium*, *Albocats*. Pour le port du Lautaret, P.V. conteste l'interprétation habituelle des Lautaret, Autaret, par un dérivé du latin ALTUS et propose là encore une base ligure *Alt- au sens de « passage » que l'on

retrouverait dans Authon (Alpes de Haute-Provence) ou Altare en Ligurie. Le débat continuera sans doute encore quelque temps....

Pour les autres formes de peuplement du territoire cannois, on est surpris du peu de place occupé par les Grecs (Antibes, Nice et Agde seulement citées), les Gaulois également présentés dans des toponymes majeurs éloignés de la région étudiée (Carpentras, Luynes, Bédarrides...), les Sarrasins encore dont on trouverait en Provence un seul représentant toponymique, La Manare, quartier de la commune d'Hyères dans le Var. Quant à la romanisation, elle a aussi, semble-t-il, laissé peu de traces : quatre noms seulement dans le pays cannois (Mouans, Tignet, ancien *antinhaco*, Parasac, Arluc).

Les toponymes inventoriés et analysés dans le classement thématique ont tous été constitués à partir de la langue locale, c'est-à-dire le provençal. La bonne connaissance que P.V. possède du provençal local et la pratique des documents anciens que cette étude révèle lui permettent de débusquer, comme on l'a vu, des réinterprétations hasardeuses et parfois de résoudre quelques énigmes. Ainsi montre-t-il (p. 132) que le nom de l'îlot Tradelière, appelé *terra de l'hiera* par un historien du XVII^e siècle, est en fait un dérivé du nom *taradel* « nerprun à feuilles persistantes ».

Dans cet inventaire thématique une place importante est réservée au monde de la mer (30 pages), qui est évidemment très présent à Cannes, et tout particulièrement au monde des îles ou îlots très nombreux dans l'archipel lérinien. La toponymie rend compte des pratiques de pêche (Traïn « filet de pêche traîné depuis le rivage) ou d'amarrage des bateaux (Poussiât, ancien *palsiatum*, dérivé de PALUS « pieu » pour amarrer une embarcation), des particularités du relief côtier, grâce à des métaphores animales, comme Testo de can « tête de chien », Fourmigue « fourmi » pour désigner des écueils...., du culte des saints protecteurs, par exemple pour les calanques de Saint-Sauveur ou Saint-Colombat.... Mais l'implantation des noms de lieux en milieu insulaire n'est pas homogène. P.V. souligne bien un phénomène que l'on retrouverait certainement ailleurs, mais qui est important : le déséquilibre existant dans les îles entre le rivage et l'intérieur des terres. « La plupart des toponymes que l'on relève aux îles désignent des lieudits qui intéressent les rivages. Il y en a peu à l'intérieur » (p. 193).

Le dernier chapitre de cette étude, consacré à la place des anthroponymes dans la désignation des lieux-dits, traite surtout d'une question très spécifique de cette partie du rivage méditerranéen : l'arrivée au début du XV^e siècle d'une population venue de Ligurie avec son parler ligurien, à laquelle on a donné le nom de Figons, dont P. V. montre bien le caractère très péjoratif, puisqu'il provient vraisemblablement du mot provençal *figo*, employé souvent avec une valeur métaphorique pour parler avec dérision du sexe de la femme. Ce langage *figon* a laissé dans la toponymie locale des traces incontestables, que P.V. décèle à partir de critères linguistiques : phonétiques, comme le maintien de la finale *-u* (venant de O latin) dans les parlers liguriens : ainsi Gallou, venant du latin GALLU, qu'en provençal aurait abouti à *gal/gau*, et de même Ferrandu pour Ferrand, Fioupou pour Felip, Filip

Comptes rendus

(Philippe)..... ; lexicaux, comme dans le cas de Carouges « rues étroites », qui appartient au lexique ligurien et non provençal.

Deux regrets peuvent être formulés à l'égard de cette étude pourtant riche en informations et menée avec rigueur. Le premier, c'est que la question de la langue soit traitée d'une façon qui me paraît à la fois polémique et insuffisamment fondée. Comme d'autres aujourd'hui en Provence, P.V. définit le provençal comme une langue appartenant au groupe **des** langues d'oc. C'est son droit. Encore faudrait-il que cela soit étayé par des arguments solides, dans lesquels d'ailleurs la toponymie pourrait trouver sa place. Car dire que la théorie d'une seule langue d'oc est « réfutée par la linguistique structurale moderne » (p. 90) ou que la langue est simplement « un instrument de communication, un parler de groupe socialement accepté » est une façon un peu rapide et simpliste de procéder : il faudrait au moins convenir que le mot *langue* a en français plusieurs acceptions et qu'employer ce mot pour définir le fonctionnement général de la communication linguistique et l'employer à propos d'une langue territorialisée et constituée de variantes diatopiques (géographiques) ou diastratiques (sociales) constituent deux approches bien distinctes.

La deuxième observation est que, dans cette étude qui couvre l'ensemble du bassin cannois, mais qui tout de même concerne un espace urbain assez étendu, la ville de Cannes, les seuls noms de rues qui ont été examinés sont ceux « qui gardent le souvenir d'un ancien lieu-dit » (p. 8). En voie de conséquence tous les noms de rues créés par le pouvoir municipal depuis environ deux siècles et ayant le plus souvent un caractère commémoratif ou symbolique ont été laissés de côté, ce qui réduit l'inventaire toponymique actuel de la ville de Cannes à bien peu de choses. On comprend bien sûr le parti pris de l'auteur de s'en tenir aux toponymes qui expriment le rapport à l'espace d'une population et révèlent un patrimoine à la fois linguistique et culturel. Mais on peut regretter malgré tout que dans cette étude si bien documentée l'image toponymique de la ville de Cannes n'apparaisse pas dans toute sa richesse et sa complexité actuelles.

Jean-Claude BOUVIER

COUSSEAU, Vincent. 2012. *Prendre nom aux Antilles. Individu et appartenances (XVII^e-XIX^e siècle)*, Paris : Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS Histoire) 441p.

Publiée après avoir été lauréate du concours de thèses du CTHS, il s'agit donc ici d'une thèse d'Histoire soutenue en 2009 à l'Université des Antilles et de la Guyane. L'auteur nous propose une clé de lecture de l'histoire des îles de colonisation française de la Caraïbe (Martinique et Guadeloupe) du XVII^e siècle à 1848 – sociétés fondées sur l'exploitation esclavagiste – à travers l'analyse du prénom.

La préface, sous la plume de Danielle Bégot, professeur émérite à l'Université des Antilles et de la Guyane et directrice de cette thèse, dresse un panorama de l'historiographie des Antilles et pose le cadre historique traité dans l'ouvrage. Puis, en présentant le travail de